

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

AMANDINE

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Le Pré d'Anna

Le Destin de Marie

Le Souvenir de Samuel

Jeanne courage

Le Sentier aride

La Demoiselle

Lettres d'un inconnu

MARIE DE PALET

AMANDINE



© De Borée, 2007.

© Centre France Livres SAS, 2019.

© À vue d'œil, 2022,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0598-1

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

I

Une invitée inattendue

Il faisait doux. L'air embaumait l'aubépine. Les longues hampes des graminées inclinaient doucement leurs grappes vers le sol. La montagne s'éveillait au soleil printanier et de minuscules bestioles, sentant un temps plus clément, sortaient de leur cachette pour se joindre au réveil de la nature. Le printemps souriait jusqu'au-devant de la porte de la maison de Marie Béraud.

Elle sortit en traînant la jambe, regarda le ciel bleu, écarta un moucheron ivre de soleil et murmura de sa voix éraillée :

« Tiens, il fait beau ! »

La nouvelle, qui aurait dû la réjouir, la laissait indifférente : le printemps revenait. Et après ? Ce n'est pas lui qui lui apporterait le bonheur.

Il y avait longtemps qu'elle en avait

oublié le goût ! Son homme était couché, un peu plus bas, dans le cimetière du village et il se moquait bien du printemps. Ce n'est pas que Marie regrettait beaucoup Paul – elle avait été battue plus souvent qu'à son tour et c'était le vin plutôt que le travail qui avait conduit son époux à la mort –, mais c'était son homme et il avait emporté avec lui toutes ses espérances.

Mais le passé était le passé et elle aurait volontiers accepté ce coup du sort s'il n'avait été le premier d'une longue série.

Il n'en avait pas été de même avec deux de ses fils : de beaux gaillards qui avaient à peine dépassé vingt ans et qui étaient tombés quelque part à l'Est, elle ne savait où. Elle ne pouvait même pas aller prier sur leur tombe.

Ils étaient partis en riant de ses angoisses :
« Ne vous en faites pas, maman. Pour Noël, on sera de retour ! »

Pauvres naïfs ! Plus de quatre ans elle avait duré cette guerre ! Le premier à mourir,

Edmond, était tombé dans la bataille de la Marne. Ils avaient reçu l'avis de décès et elle avait cru en mourir. Jean, l'aîné, son préféré, avait disparu en 1916. Mais jamais elle n'avait eu de faire-part officiel de décès.

Ils étaient plusieurs de la commune à être tombés dans cette ville de Verdun dont personne ne parlait avant la guerre. Et qui, depuis, était devenue tristement célèbre. Il ne lui restait que Basile, le plus jeune. Lui était rentré avec juste une petite égratignure, mais moralement mort.

Elle repensa à Jean. Il aurait dû hériter des quelques hectares où elle avait travaillé toute sa vie avec son homme. Mais Jean, attiré par la ville, avait quitté la ferme bien avant la déclaration de guerre. Il avait essayé plusieurs métiers depuis balayeur de rues jusqu'à facteur sans rester longtemps au même endroit.

Le malheur avait voulu qu'il rencontre l'Amandine, « une moins que rien », pensait toujours Marie. Elle ne connaissait pas sa

belle-fille puisqu'elle n'avait jamais voulu la rencontrer. Elle savait que Jean l'avait mariée du côté de Montpellier où il traînait ses guêtres comme vendangeur, avant la guerre.

Peu de temps après – elle avait compté que ça ne faisait pas neuf mois –, un garçon était arrivé. Jean le lui avait écrit et il s'appelait Bernard. Un nom inconnu dans la famille. Bref, peu après la naissance, Jean était parti à la guerre où il avait disparu. Marie avait enfoui sa douleur tout au fond de son cœur et n'en parlait jamais à personne.

Un jour, une voisine avait voulu prendre des nouvelles de sa belle-fille et de son enfant. Marie lui avait jeté un bref regard et lui avait ordonné de se taire.

« Ces gens-là, je ne les connais pas.

– Mais enfin, c'est votre belle-fille et votre petit-fils !

– J'avais deux autres fils et ils sont morts à la guerre. »

Elle parlait rarement de Basile. Celui-là, elle aurait préféré qu'il y reste : un vaurien

qui ressemblait à son père et qui passait son temps au café, rentrant le soir en frôlant les murs car sa démarche était plus que chancelante. Autrefois pourtant, il était plutôt sobre. Mais, depuis son retour, il buvait comme un trou. Quand elle le voyait dans cet état, elle serrait les dents et se retenait pour ne pas le mettre à la porte. Dire qu'il avait fallu que ce soit cet ivrogne qui revienne du front !

Et puis cet accident, cette mauvaise chute qui l'avait laissée boiteuse, elle qui, autrefois, était la première pour courir les chemins, monter aux arbres ou lier les gerbes. Maintenant, elle restait enfermée dans cette bicoque des jours entiers quand son dos la rappelait à sa façon à son bon souvenir !

Elle marchait pliée en deux, traînant la jambe et souffrant atrocement.

Pareille misère était-elle possible dans une vie ?

Marie, toute à ses pensées, s'était engagée dans le chemin. Des bourdons, au vol lourd, la frôlaient en batifolant dans le ciel. Une

alouette passa comme un trait par-dessus son épaule, la faisant sursauter. La rosée faisait scintiller les brins d'herbe et les sabots de Marie furent bientôt luisants d'humidité. Elle ne s'en aperçut pas, préoccupée qu'elle était par le pli qui était arrivé la veille et qui l'avait empêchée de dormir toute la nuit.

Quand elle avait fait lire la lettre à Basile, il avait seulement hoché la tête et s'était exclamé :

« Eh bien ! cela fera du personnel à bon compte ! »

Marie s'était rebiffée :

« On ne va pas garder cette poule ici !

– C'était la femme de votre fils.

– Mais on n'était pas d'accord !

– Peut-être pas, mais c'est sa femme et il y a le gosse.

– De la graine de bandit, sûrement... »

Basile avait haussé les épaules : c'était quand même son petit-fils ! Marie reprit avec colère :

« Qu'est-ce qu'elle vient chercher, ici ? Elle a bien la pension de veuve de guerre ! »

Marie ne comprenait vraiment pas pourquoi cette Amandine écrivait pour leur demander asile pour elle et son fils. Elle n'avait jamais fait un geste vers eux, si ce n'est pour leur annoncer la disparition de son mari. C'était une nouvelle dont elle se serait bien passée cependant !

Cela faisait deux ans, maintenant, que Jean avait été porté disparu. Elle, elle avait toujours su qu'il était mort. Mais cette idiote avait espéré, contre toute attente, qu'il était vivant. Elle croyait qu'il était peut-être prisonnier et qu'il reviendrait. Deux ans après, il fallait qu'elle se rende à l'évidence : la guerre était finie et il ne reviendrait jamais !

Elle annonçait son arrivée comme si la famille de son mari allait la recevoir à bras ouverts ! Alors là, elle se trompait. Comme le disait Basile, ils ne pouvaient lui fermer la porte au nez puisqu'elle avait été la femme

du fils. Mais qu'elle ne s'avise pas de vouloir commander, elle verrait à qui elle avait affaire.

Au fil de ses pensées, Marie était arrivée à la vieille bergerie. Elle ouvrit la barrière et s'engouffra dans la chaleur tiède provoquant les bêlements habituels. Un sourire furtif éclaira son visage : au moins les bêtes étaient restées les mêmes et lui procuraient toujours un plaisir identique. Elle était heureuse de les retrouver. Leurs grands yeux innocents levés vers elle, lui faisant totalement confiance, la remplissaient d'une fierté qui la consolait de la médiocrité de sa vie.

« Paix, mes belles, paix, leur dit-elle doucement, vous savez bien que je ne vous oublie pas ! »

En cette matinée de printemps, elle commença à tout préparer pour que, à l'arrivée de Basile, tous deux se mettent à la traite.

Depuis le haut des marches, Marie surveillait sans en avoir l'air le chemin qui, à cin-

quante mètres, s'évanouissait dans un tournant. Là, des branches avec des feuilles bien ouvertes lui cachaient la vue. Tout reluisait dans la cuisine. Il ne s'agissait pas que cette péronnelle trouve le moindre grain de poussière. Elle verrait tout de suite que, dans la famille, on n'était peut-être pas riches, mais on savait se tenir.

Marie avait sacrifié un de ses poulets et une bonne odeur de chair grillée s'échappait du fourneau noir aux poignées de laiton qui trônait près du feu de bois sous le manteau de la cheminée.

Marie n'était pas peu fière de ce fourneau qui permettait de mijoter de bons petits plats. Elle l'avait acheté avant la guerre contre l'avis de son mari pour qui toute nouveauté était une invention du diable et coûtait beaucoup trop d'argent – toute la vente des fromages était passée dedans. Paul avait toujours la même phrase à la bouche et elle résonnait encore aux oreilles de la vieille femme :

« On avait bien fait sans ça, avant ! »

À son grand étonnement, Basile l'avait soutenue. Il en avait même payé une partie, disant qu'il fallait bien se moderniser.

Néanmoins, et sans le dire, le père avait été bien content de savourer les petits plats que Marie apprêtait comme un vrai cordon-bleu.

Elle jeta un coup d'œil au riz qui bouillonnait et le poussa sur le bord. Elle ouvrit le four, retourna le poulet doré à souhait sur un côté et sourit en pensant à l'effet qu'il produirait devant cette pimbêche venue de la ville et probablement incapable d'apprécier un bon poulet de grain.

Elle retourna surveiller le chemin : rien ! Pourtant, le train devait arriver à 10 h 45 et il était près de 13 heures ! Il ne fallait pas deux heures pour traverser le causse ! Basile était allé les attendre et ils ne pouvaient pas se perdre en chemin. Savoir si cette mijaurée n'avait pas fait des manières pour venir à pied ! Il fallait s'attendre à tout de ces filles de la ville qui vous embobelinent les garçons et les détournent de leurs devoirs. Si elle